

## **Le chat qui n'était pas un écrivain (Yves Leclere)**

Durant de longues années, je crus que c'était mon chat qui écrivait pour moi, mon chat qui écrivait pendant la nuit mes livres, tandis que je me trouvais plongé dans un profond sommeil et ne me rendais compte de rien. Sommeil que l'on aurait pu qualifier d'innocent s'il n'avait été entaché par ce savoir que je ne pouvais décemment nier : le lendemain, je trouverai avancé de quelques pages supplémentaires le livre sur lequel mon entourage pensait que je travaillais. Un livre que, le moment venu, je ferai passer pour mien, sur la couverture blanchâtre duquel s'étirerait mon nom, cet enchevêtrement de lettres qui, dans les pires moments d'une vie d'usurpateur, me semblait si obscène que j'eus souhaité qu'il ne fût pas si irrémédiablement lié à ma personne.

Des textes que j'avais publiés depuis une bonne dizaine d'années, aucun n'était réellement de ma plume. Mon chat, malgré son pelage blanc comme neige et son esprit de félin domestique qui de toute la journée n'envisageait jamais une autre activité que dormir, manger ou courir après des souris, était pour ainsi dire mon nègre, le plus anonyme nègre qu'on put imaginer. Bien malin celui qui irait mettre à jour le subterfuge ainsi que l'avait fait Bernard Pivot au cours d'une de ses émissions pour celui de Paul-Loup Sulitzer. Si, ayant développé une vague connaissance sur nous-même, sur nos motivations sociales, individuelles, et sur notre penchant à la tricherie, l'on arrivait parfois à démêler le vrai du faux en ce qui concernait les affaires d'hommes entre eux, il était beaucoup plus ardu de parvenir à ces mêmes résultats sitôt qu'un être non humain était de la partie, a fortiori d'une manière qui dépassait tout entendement.

Au début, oui, j'avais écrit mes textes. Tout seul chez moi, j'avais aligné des pages jusqu'à parvenir à un semblant de résultat, à quelque chose qui semblait acceptable, ou tout au moins pas plus inacceptable que beaucoup d'autres pages desquelles étaient issus nombre de livres parmi ceux qui étaient publiés chaque année. Jusqu'à ce jour où je m'étais rendu compte que, pendant la nuit, mes textes continuaient d'avancer sans moi. J'avais d'abord envisagé une défaillance de ma mémoire : j'avais dû écrire mais je ne m'en souvenais plus ! Les mots qui se suivaient,

bien réels sur la feuille, n'avaient-ils pas valeur de preuve ? Et puis, qui d'autre que moi aurait pu les écrire puisqu'ils correspondaient, à quelques détails près qu'on pouvait attribuer au processus quasi magique qui fait que les idées, souvent même les meilleures, naissent du procès d'écriture lui-même, à ce que j'avais envisagé d'écrire et dont je n'avais parlé à personne ?

Au bout d'un certain temps, j'avais commencé à me trouver vraiment gêné. D'autant plus gêné que pendant la journée, je n'écrivais quasiment plus, je me contentais des travaux de relecture et de correction, partant de ce qui l'était déjà. Déjà écrit mais quand ? Comment ? Et surtout par qui ? Car, sans que je pus me l'expliquer vraiment, il me semblait de plus en plus clair que les mots n'étaient pas de ma plume.

Qui aurait pu accepter d'écrire sans en garder aucun souvenir, sans plus d'accès à ce temps particulier où se fait l'écriture, à ce qui pour moi avait toujours été son sens même : cette navigation entre soi et les mots, dans cet espace toujours étrange, souvent étranger, où naissent plaisirs et déplaisirs, compréhension et incompréhension, espoir et désespoir d'écrire. Mais le processus était engagé : un livre avait été publié dont, j'en avais maintenant la certitude, je n'avais pas écrit la moindre page. Je ne pouvais pas revenir en arrière sans m'en trouver discrédité. Il fallait accepter de perdre l'écriture et accepter les livres qui manifestement découleraient de cette perte.

L'idée que l'écrivain qui écrivait pour moi était mon chat surgit naturellement lorsque je pris conscience que cette histoire de mes livres que je n'écrivais pas avait vraiment commencé avec l'arrivée de mon chat dans la maison. Mon chat était un jour entré chez moi par la porte entrouverte, venu d'on ne sait où, certainement égaré ou enfui de ce refuge pour animaux qui avait été installé dans une ancienne ferme, distante de quelques kilomètres de celle où je vivais, et il n'était jamais reparti. Mon chat, en plus de moi, était l'unique être vivant de la maison. C'était comme dans ces récits policiers où le coupable est forcément dans la pièce au départ puisque tous les éléments prouvent qu'aucun humain n'a pu entrer depuis pour commettre le crime. J'étais en pleine mythologie. Le chat et l'écrivain : combien de fois ce thème avait-il été développé ? Certes de nombreuses. Et certainement qu'il y avait une raison à cela. Je n'étais peut-être pas le premier à qui une telle aventure arrivait. Quand j'ouvrais

l'œil le matin, mon chat dormait toujours profondément, installé au pied de mon lit. C'était sûrement normal : s'il avait œuvré pour moi la nuit durant, il devait avoir besoin de repos.

Deux ou trois fois, j'avais bien essayé de surprendre mon chat. J'avais réglé le réveil de manière à ce qu'il sonne au milieu de la nuit, à l'heure où, imaginais-je, mon chat écrivait. Mais à chaque fois, à peine le premier bip avait-il retenti que mon chat avait déjà sauté sur mon lit et commençait à me faire des mamours ou à me mordiller les pieds. Il semblait tout heureux d'avoir trouvé un compagnon de jeu en ces heures indues de la nuit où les chats aiment faire la java. Si bien que je ne prenais pas la peine de sortir de mon lit. Jamais je n'eus l'occasion de prendre mon chat sur le fait. Jamais je ne le vis taper sur l'ordinateur avec ses petites pattes blanches, son arrière-train calé sur le coussin du fauteuil de bureau.

Il me faut l'avouer, je ne fis pas non plus beaucoup d'effort pour le surprendre. D'une certaine façon, cela m'arrangeait que mon chat écrivît pour moi et, même si je m'en défendais dans les discours que je pouvais tenir, aux autres d'une manière générale ou à moi-même sur ce point particulier, je préférais ne pas en savoir trop long sur la façon dont mon chat s'y prenait pour écrire mes textes. D'un certain point de vue, la situation était très confortable, très pratique, et il n'y avait aucun risque de se faire prendre.

Aussi, il y avait un détail qui ne cessait de me surprendre : mes réserves de whisky descendaient à une vitesse hallucinante. Elles s'épuisaient bien plus rapidement qu'elles n'auraient dû au vu du rythme où je buvais, un rythme qui, le plus souvent, était très raisonnable. Mon chat buvait-il la nuit ? Était-il de cette race d'écrivains qui, pour créer, ont besoin de s'abstraire, d'être plongé dans les doux gouffres de l'ivresse ? C'était bien possible, après tout, je n'étais plus à ça près. Pourtant, j'avais beau glisser mon nez dans la gueule de mon chat, je ne récoltais à chaque fois qu'un gentil coup de langue râpeuse, sans jamais percevoir de fragrance de whisky.

Comme j'avais développé une certaine culpabilité à m'approprier ainsi le travail d'un autre, j'apportais pas mal de correction aux textes de mon chat. Je les modifiais, les retouchais. En vérité, je ne faisais rien d'autre que les travestir, leur donner l'apparence de ce qu'ils n'étaient pas, ou mieux, de ce qu'ils n'auraient pas dû être. J'essayais d'y apporter ce qui avait peut-être constitué, à un moment, quand j'écrivais encore sur papier vierge, l'esprit particulier d'une œuvre, ou tout au moins de ce qui aurait pu le devenir si mon chat n'y avait pas un jour glissé le museau. Ainsi, il me semblait que tous ces textes étaient un peu les miens. C'était un leurre bien sûr, mais un leurre qui me permettait de me regarder le matin dans la glace, sans trop rougir de moi ni du sommeil dont j'émergeais et pendant la durée duquel tout s'était passé, avant de dépenser pendant le reste de la journée l'argent que me rapportaient les textes de mon chat.

Monsieur Joseph, mon éditeur depuis les premiers temps, drôle de bonhomme qui sévissait dans une petite maison qu'il avait baptisée, Dieu sait ce qui lui était passé par la tête ce jour-là, les Éditions Bizarres, me demandait toujours énormément de corrections une fois que je lui avais remis un manuscrit. Force m'était de constater que systématiquement, il ne suggérait rien de moins qu'un retour à l'état antérieur de mes textes, peu ou prou à l'état des textes tels qu'ils avaient été écrits par mon chat. Comme si tout ce que j'avais pu y apporter de mon propre chef n'était qu'encombrement, comme si tout ce que j'avais pu en retrancher était perte de sens. C'était assez vexant, mais que pouvais-je y faire ? Je ne pouvais tout de même pas lui dévoiler le pot aux roses ou lui dire : « Mais vous rendez-vous compte ce que vous me demandez, c'est tout bonnement d'arrêter de travailler ! » En définitive, je me pliais autant que possible à ses exigences et les textes finalement publiés étaient des sortes de versions intermédiaires puisqu'il était impossible de retrouver la version exacte des textes de départ. Monsieur Joseph ajoutait souvent : « Tenez, si vous n'aviez opté pour telle ou telle option, on aurait bien dit du X » ou du Y » ; ou alors : « Oui, c'est habilement dissimulé mais l'ombre de Z plane indéniablement là-dessus. » Car Monsieur Joseph était une encyclopédie vivante de la littérature, il avait cette capacité de mettre à jour les influences présentes dans chaque phrase qu'il lisait, de désosser les textes jusqu'à faire transparaître leurs plus infimes sources d'inspiration. « Aucun écrivain ne saurait exister sans l'existence des autres

écrivains », avait-il coutume d'affirmer, « la Terre ne serait-elle plus peuplée à partir d'aujourd'hui que de ses écrivains qu'elle n'en engendrerait pas moins d'écrivains. »

Les chats, comme chacun sait, n'ont pas une espérance de vie aussi longue que les hommes. C'est ce dont je me rendis compte un jour et qui me plongea dans un grand désarroi. Non pas que je ne l'avais pas toujours su, mais plutôt que je n'avais jamais voulu y penser jusque-là. Car qu'allait-il se passer quand mon chat passerait de l'autre côté ? Cela allait finir par arriver, et sans doute bien plus vite que je ne l'aurais souhaité. Quel âge pouvait avoir mon chat ? Je ne m'en étais jamais soucié et je déduisis d'un rapide calcul qu'il ne devait pas être loin d'atteindre les quinze ans, ce qui pour un chat commençait à faire vieux.

Les chats qui sont des écrivains vivent-ils plus longtemps que les autres ? Je crois pouvoir assurer que non. Mon chat passa l'arme à gauche dans sa seizième année, en plein milieu de la rédaction d'un long et complexe roman. J'allai derrière la maison avec une bêche, pour l'enterrer dans le fond du jardin. Advint alors ce à quoi je ne m'étais pas attendu : la tristesse me submergea d'avoir perdu mon chat, non pas d'avoir perdu le chat qui écrivait pour moi, mais l'animal de rien du tout qui pendant des années avait vécu à mes côtés, avait adouci ma solitude, rendu plus acceptable le petit monde que je traversais. Finalement, peu m'importait que mon nom disparût des jaquettes de livres, peu m'importait que les Éditions Bizarre dussent se passer de mes services et moi des leurs. J'avais perdu mon chat et à cet instant-là, c'était plus important que tout ce j'aurais pu imaginer pouvoir arriver dans l'avenir.

Passé quelques semaines, où je n'osais m'atteler à cette tâche devenue impénétrable : poursuivre le livre de mon chat, je pris mon courage à deux mains et j'allumais l'ordinateur. J'allais au moins essayer. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je constatai que le livre était terminé. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Alors, ce n'était pas mon chat qui écrivait la nuit ? Je n'en revenais pas. Quel bon gigantesque en arrière venais-je d'effectuer ? Il s'avérait que ce que j'avais considéré comme l'indéniable vérité pendant toutes ces années n'était en définitive rien qu'un jeu de cartes mal distribué dans mon esprit. Et la question, la même que celle qui m'avait taraudé quinze ans plus tôt, se reposait maintenant : puisque ce n'était pas moi, ni mon chat, qui donc écrivait mes livres la nuit ?

Il me fallut attendre encore des années avant de comprendre que, persuadé que j'étais de m'être mépris, je n'avais finalement pas été si loin de la vérité. Ce fut en 1984, à l'occasion d'un jour d'éclipse totale. Le soleil disparut dans l'ombre de la lune, l'atmosphère s'assombrit tellement qu'on eût dit la nuit tombée en plein jour. Les hommes étaient prévenus, mais nombre d'animaux se laissèrent prendre au piège. J'en avais pour ma part entendu parler la veille au soir à la radio, avant d'apprendre, dans le même bulletin d'information, la mort d'Henri Michaux. Une minute plus tard, la campagne était transformée en champ de foire : ça cancanait, ça hurlait, ça gloussait, ça piaillait, ça grognait et ça pleurait ; tout ce que comptait la plaine en matière de vie animale, hormis, peut-être, les taupes et les vers de terre, avait complètement perdu la boussole et le clamait haut et fort. J'étais à la fenêtre de mon bureau, occupé, comme tous à ce moment particulier, à observer le phénomène astronomique à travers une vieille radiographie de mon crâne, quand j'entendis dans l'escalier des petits pas légers. Je ne me retournai pas tout de suite, n'y croyant pas et surtout pas très sûr de souhaiter voir ce que je m'apprêtais à voir. Mais la curiosité finit par l'emporter. Une bonne quinzaine de chats s'était massée autour de mon ordinateur, lesquels assis sur les sièges, lesquels sur le bureau, ou grimpés sur les étagères, la lampe. Partout où il y avait de la place dans ce qui constituait une sorte d'amphithéâtre autour de l'écran, il y avait des chats.

Un énorme chat prit d'abord la parole et dit doucement : « À qui de taper sur l'ordinateur aujourd'hui ? » « Tu n'as qu'à taper, toi, Borges » fit un second chat maigrelet à l'adresse d'un troisième qui portait des lunettes, « tu ne prends jamais ton tour. » « Tu sais bien que je n'y vois rien, vieille branche d'Onetti, comment pourrais-je taper sans y voir clair ? » « Bon ben je vais encore taper » dit résigné un chat qui se tenait jusqu'ici légèrement en retrait. « Merci, Kafka » fit l'énorme chat qui semblait présider la séance. « De rien, Cervantes, vraiment de rien, je suis habitué. » « Eh ! Bukowski s'est encore endormi sous le bureau, il va encore rien faire ! » s'exclama ensuite un chat plutôt hirsute. « Tu sais bien que c'est toujours comme ça, Brautigan, il ne faut rien attendre de ce bon à rien. » « Bon, où en était-on resté ? » reprit l'énorme Cervantes. C'est à ce moment qu'un nouveau chat, presque dénué de poils, apparut en haut des marches. Il semblait complètement perdu. « Tiens, voilà Michaux qui arrive, il a trouvé le chemin ! » « Qu'est-ce que je fiche ici ? » demanda Michaux pour le moins éberlué, « et qu'est-ce que c'est que cette

panoplie de chat ? Qui m'a fourré là-dedans ? » « La réincarnation, mon vieux Michaux, la réincarnation » marmonna Bukowski qui avait rouvert l'œil. « Tu vas voir, on s'y fait vite, après quelques semaines, on retrouve ses repères » continua-t-il en trottant, lourdement mais sûrement, en direction du placard à alcool.